Je pense faire plaisir à Espérance en décrivant les premiers pas que j’ai mis dans ceux d’André – c’était facile, il chaussait très grand. J’espère aussi rappeler quelques souvenirs aux plus vieux d’entre nous, et témoigner de l’importance des rencontres fortuites dans la vie d’un mycologue en herbe.

La première fois, c’était à 2500 m d’altitude sur les hauteurs du lac de la Grande-Sassière à Tignes. La première excursion du stage de « mycologie alpine » de la FMDS, en 1989. J’y mettais mes premiers pieds – non pas en zone alpine, que j’avais découverte avec émerveillement l’année précédente aux Arcs avec mon maître Jacques Van Der Steen, sous des trombes d’eau glacée ; mais à la FMDS, dont je ne connaissais que quelques numéros du Bulletins donnés par un ami. Ceux qui m’avaient donné l’information étaient un trio de parisiens habitués des stages en « régions », comme ont dit aujourd’hui pudiquement pour désigner la province. Un triplé d’individus rappelant les Pieds Nickelés, avec qui j’aimais apprendre le lundi à la SMF en sortant du lycée, et qui s’auto-désignaient « les mickeys ». Et ils suivaient une immense figure de la mycologie, Marcel Bon, que je ne connaissais que comme un mythe un peu maudit de la très sage mycologie parisienne.

J’animais alors, avec Jacques, les journées mycologiques des Arcs. Et par coincidence, cette année 1989, le stage FMDS s’était posé juste à côté de nous, au chalet ONF d’Arc 1600, la semaine qui suivait la nôtre, à cheval sur septembre. C’est ainsi que j’ai débarqué, très timidement, conduit par ma mère – je n’avais pas encore de permis – dans mon premier stage mycologique. Je ne peux pas dire que j’ai remarqué André. Ni que personne ne m’avait remarqué – on avait dû me prendre pour le gosse de la maison. C’était très agité – il y avait un dénommé Lannoy qui était enfermé dans les toilettes et la crème de la mycologie française était mobilisée pour sa libération. Le seul qui semblait intéressé par les champignons était un moustachu impassible assis à sa table, alignant méticuleusement des petits Laccaria. Je repérais finalement un des mickeys, Gérard Martin, qui me reconnut et me présenta aussitôt à la Grande prêtresse : Marianne, qui m’accueillit comme si j’arrivais dans ma nouvelle maison. Je fus présenté à Marcel Bon, et à son jeune disciple Régis Courtecuisse qui sortait de son service militaire, et à plein de gens dont j’étais trop impressionné pour retenir les noms. Jacques arriva un peu plus tard et connaissait déjà tout le monde, qu’il rencontrait comme fidèle des stages de Saint-Valery-sur-Somme et de Bédarieux.

Le lendemain, la première sortie prévue était à la Grande-Sassière. Jacques m’avait proposé de suivre Marcel Bon, d’emblée. Celui-ci fila comme une trombe dans la pente à *Dryas*. Nous le suivîmes en courant, mais je regardais par terre en même temps. Il n’y avait rien, mais à un moment, déjà bien essouflé, je vis dépasser quelques chapeaux de cortinaires secs. Je m’arrêtai le temps d’une photo – a l’époque, comme Jacques j’avais un trépied à appareil reflex et flashes qui me prenaient bien 5 minutes à disposer idéalement. Le temps de la photo, Marcel et Jacques avaient disparu de l’autre côté d’une crête lointaine. Je continuai alors mon périple en solitaire à flanc de montagne, et durant toute la longueur du lac je ne vis plus personne. Je montai finalement le long d’un ruisselet, où je ramassais quelques miniatures les pieds dans l’eau – c’était le seul endroit humide de tout le secteur. Après avoir remonté tout le suintement, je vis par surprise un groupe de trois êtres humains, qui devaient être de mon groupe. Il y avait le moustachu aux Laccaria, qui parlait beaucoup. Un autre qui regarda aussitôt dans mon panier en s’exclamant – la miniature dénichée quelques minutes plus tôt était *Hemimycena ochrogaleata*, une merveille dont j’ignorais l’existence, et il m’en félicita chaleureusement. Et le dernier, imposant au milieu de ce paysage alpin, dont je ne connaissais pas le nom, parlait peu mais transmettait une immédiate bienveillance.

C’est l’année suivante, alors que je tentais d’animer ma première semaine des Arcs sans Jacques, que j’eus un appel d’un certain André que j’étais supposé connaître, et qui voulait voir ce qui poussait comme cortinaires dans « mon » coin. Je gardai une demi-journée pour l’emmener sur mes plus belles stations, et j’avais fait trouver une chambre pour un grand mycologue par le directeur de l’Office du tourisme de la station, ravi à l’idée d’accueillir un scientifique prestigieux. André arriva en Harley et costume assorti. Je me souviens de l’air interloqué du directeur de l’office. Quand on ne conaît pas l’univers mycologique... Je pense qu’il n’aurait pas été plus étonné de le voir arriver en vélo en costume de facteur. J’ai passé une après-midi fantastique, où les cortinaires poussaient littéralement sous les pieds d’André. Des flopées de Patibiles, comme je n’en ai jamais vu, et que je n’ai d’ailleurs jamais revus. Il me confia la mission de trouver celui qui lui manquait, *Cortinarius kuehneri*, un hôte des aulnes verts, que je n’avais jamais vu non plus.

Je me mis aussitôt en quête des aulnes verts, et dès le lendemain j’avais un candidat, blotti sous un aulne vert en pleine pessière. Suivant les instructions d’André, je l’enveloppai aussi minutieusement que je pus dans des sopalins, et le postai aussitôt à un certain Pierre Moënne-Loccoz qui en serait ravi.

Le courrier que je reçus de M. Moënne-Loccoz fait partie des souvenirs que je partage aussi à jamais avec Espérance et avec ma mère, très attentive aux personnages que je côtoyais. Je le connais par cœur, ce courrier :

« Cher Monsieur, votre envoi de *Cortinarius kuehneri* est arrivé en mille morceaux. J’ai néanmoins pu reconstituer les morceaux et en faire une planche convenable. Nos besoins de l’Atlas sont désormais comblés, ne m’envoyez plus rien. »

J’appelai André, dont la voix avait cette touche rassurante qui nous manque tellement aujourd’hui. Il en a ri et me répondit de ne pas m’en inquiéter. En fait, ce qui m’inquiétait surtout, c’est que je n’étais pas du tout sûr qu’il s’agisse réllement de *C. kuehneri*.

Deux jours plus tard, je reçus un second courrier, que j’ouvris avec un peu d’appréhension.

« Cher Pierre-Arthur, me disait-il, André m’a appris que vous aviez le même âge que ma petite-fille. Comprenez-moi, la plupart des gens qui m’envoient des champignons sont des barbons grisonnants. …

(s’en suivait une série de conseils pour faire des envois parfaits, que j’ai un peu oubliés depuis, me suppliant de lui envoyer d’autres cortinaires pourvu que je les emballe avec soin).

Et il concluait par une diatribe qui faisait beaucoup rire André : « Les postiers ont tous des penchants pervers qui les poussent à écraser les paquets mous et à se torcher avec les lettres d’amour ».

Dans le Pars de l’Atlas des Cortinaires qui traite des Patibiles, je n’ai pas été capable de reconnaitre parmi les dizaines de planches celle qui représente ma récolte reconstituée. Par contre la planche de *Cortinarius kuehneri* est parfaite : je l’ai cherché l’année suivante avec toute l’énergie que l’on peut mettre pour faire sourire un grand-père ronchon, et je lui en ai envoyé une belle récolte parfaitement emballée. J’ai toujours aimé son style d’humour pessimiste mais lumineux, tout comme celui de Patrick Reumaux, agaçant, horripilant, parfois franchement blessant, mais qui cachait une vraie tendresse. Les trois associés, c’était l’Atlas, un monument titanesque.

Et André, qui était-il vraiment, sinon le titan Atlas lui-même ? Celui qui tient la Terre sur ses épaules pour qu’elle ne tombe pas, peut-être a-t-il juste repris sa place, après un trop bref passage chez nous pour ranger un peu le bazar mycologique. En tout cas, l’idée que nous sommes soutenus par ses très larges épaules est rassurante, parce qu’il nous a appris à voir plus loin, et que si on ne le voit plus, il ne nous laissera jamais tomber.

